

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nimier

Le très connu méconnu

Jacques Folch-Ribas

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1986). Nimier : le très connu méconnu. *Liberté*, 28(5), 31–35.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES FOLCH-RIBAS

NIMIER

Le très connu méconnu

... il est bien juste que cet univers ait deux pôles, comme la planète Terre et, d'ailleurs, comme toutes les planètes bien élevées.

Roger Nimier

Quand ça va mal, je saisis un livre de Nimier. La bouée. Proverbe chinois: «L'homme qui se noie s'agrippe même au serpent qui nage». Certes, mais Roger Nimier est un oiseau qui nage. Irrésistible sauveur des profonds désespoirs (les miens), il tirerait du gouffre une tonne d'acier (moi). Le plus curieux est de ne pas savoir comment.

De 1948 à 1953, cinq ans, le jeune homme brillant éblouit Paris. Déjà la sottise se surpasse, car le Paris en question, c'est celui des ambiguïtés. Une dizaine de hobereaux de la littérature, retirés en leurs terres de mépris du vulgaire et bardés de sensibleries chatouilleuses, promettent au Jeune Homme un avenir: ceux-là ne savent pas que c'est déjà fait, et qu'il a un *présent*, composé de sept livres et de presque deux cents chroniques. C'est-à-dire: ils ne veulent pas le savoir. Ce sont de ces gourous des lettres pour lesquels l'évidence est sujette à caution. Seul l'avenir les intéresse. Ils feront tout, de leurs conseils, pour enfermer Nimier — appelons-le Roger, tenez, ça ira plus vite et il aimait la vitesse — dans un avenir. Ils ne savent pas, les pauvres, que Roger va mourir. S'en moquent. Pensent pas à ça. Bouffer le printemps, s'enivrer de

l'été, leur paraissent vulgaires: ils attendent tant de l'hiver. De la mort. Mourez d'abord, nous ferons le reste.

Une autre dizaine, de journalistes cette fois, s'empresse de porter aux nues le personnage de Roger. C'est de la pâtée pour chroniqueurs, cet homme-là, voyez-vous. On peut écrire *sur* lui, ses actes rapides, ses bons mots, la manière dont il vit, les mouvements qu'il fait. Meilleure manière d'écraser ce qu'il écrit, qui n'intéresse pas ces messieurs les mousquetaires de la plume. Un mousquetaire c'est du vide enveloppé de dentelles et de cuirs, coiffé de plumes et traînant l'épée clinquante sur le pavé; avec des éperons d'argent, aussi. De cervelle, point. Deux circonvolutions cérébrales, c'est elles que l'on entend sauter mollement, bla-bla, lorsque le mousquetaire se déplace. Voilà pour eux, les minables.

Reste qui? Les lecteurs? Savent-ils, même, que Roger existe? J'en doutais, à l'époque. Je suis sûr que non, maintenant, car nous fûmes un quarteron à y aller voir, et nous restons aujourd'hui la minorité d'ébahis, par une œuvre exceptionnelle dans laquelle tout est bon. Tout. Très bon. Je défie qu'on trouve un ennui quelque part dans les trois mille pages de Roger Nimier, ce qui n'est déjà pas mal, savez-vous?

Et puis, la politique. C'était une époque où vous étiez noir, ou blanc. Nuances interdites. C'est qu'il y avait des papes, en ce temps. Des souteneurs, si l'on préfère. Ils gagnaient à propos de vous. Ils vous classaient: sur un mot d'eux, qui s'ajoutait à leur propre gloire, vous étiez étiqueté. Roger le fut, comme tous les autres, et du côté noir. Vous étiez censé avoir un peu honte de l'aimer (je veux dire son œuvre). Voilà le travail, qui paraîtra abject dans cent ans, si quelqu'un d'aventure s'intéresse alors à Roger Nimier, ce dont je doute. Il lui arrivera, je crois, l'aventure putassière de Drieu la Rochelle, de Jacques Laurent, de Jouhandeau et d'Antoine Blondin. Heureusement que Roger, lui, a été tué dans un accident d'automobile. Impeccable manière de saluer la compagnie avant qu'elle ne vous écrase d'oubli et de réticences.

*

Tel fut Roger Nimier qui, en 53, cessa de publier pour dix ans. Du moins était-ce son intention. Il mourut en 1962. Comme il l'écrivit, il avait «joué à ne pas vivre tout à fait en France en 1950». Et aussi, il parla de ces «minutes perdues dans un grand bonheur involontaire: celui de ne pas m'intéresser à moi». Se rend-on compte? Quel est ce littéraire qui parle ainsi? Il faut aller y voir; méfiant comme je suis, j'avais des doutes qu'il puisse se trouver un écrivain qui s'oublie. Allons, allons, me disais-je in petto, nous allons sûrement conclure, tel un biologiste de l'âme des autres, que Roger, parlant des autres, parle en réalité de lui-même. C'est sûr. C'est mathématique. C'est de la littérature. Or, il n'en est rien, et le cas de Nimier est curieux parce que l'auteur est insaisissable. Les contradictions de pensée abondent. Dans *l'Archange au pouvoir*, écrit en 45 et repris dans ce recueil sublime intitulé *l'Elève d'Aristote* — je l'ai devant moi en ce moment — on relève dans une même page trois manières de penser de Nimier, à propos de Malraux, et parfaitement contraires. Comme si Roger vous caressait le poil dans trois directions et vous priait de bien vouloir choisir la caresse que vous préférez, voire une quatrième.

Alors, où est Nimier? Là où vous ne l'attendiez pas, en vous. Roger, c'est moi, le lecteur. C'est de la maïeutique appliquée. Je n'ai toujours pas parlé du style.

*

Allons-y, il le faut. Le style c'est l'art, alors Roger est un artiste. Musicien de la langue; orchestrateur, chacun de ses articles est accompagné d'une harmonie impalpable et pourtant ronde, cuivrée, tantôt, ou bien vibrante comme des cordes: chaque fois c'est un concerto. Ecrivain de l'éclair, aussi, il trouve soudain l'éclat qui séduit. «Les amants sont malheureux.

L'amour se porte assez bien». On n'en finirait pas de citer de cette sorte de phrases qui parsèment la mélodie. Et les titres! Appeler Stendhal «le gros consul» laisse une ambiguïté grâce à la syllabe *con*, qui par ailleurs n'a rien à voir — si le lecteur le désire — ou signifie un clin d'œil — si vous le voulez bien. Appeler Juliette Récamier «une grande vedette du muet» n'est pas mal non plus — pour les lecteurs de Benjamin Constant. Dire de Jouhandeau que c'est «un athlète qui avance à pas de colombe» excite l'imagination. Ainsi de suite. Je n'ai rien dit des romans de Roger.

*

Bon. *Le Hussard Bleu*. Naturellement. Avant la guerre de 39, un pareil roman eût fait courir les foules, et puis les Anglais l'eussent traduit, et puis il se fût bien vendu, et puis Roger Nimier fût entré au Panthéon des chefs de file littéraires, on se fût arraché ses moindres écrits, et voilà. Voilà, voilà, voilà... Dix ans trop tard pour profiter d'une époque intelligente durant laquelle l'on parlait de livres lorsqu'ils étaient bons et pas du tout lorsqu'ils étaient connus. *Le Hussard Bleu* servit à donner un nom, «les Hussards», à un groupe littéraire de romanciers et écrivains auxquels cela fit à peu près autant d'effet qu'un café sans sucre à un Ethiopien famélique. C'est l'ami Bernard Frank qui trouva cela, pour rire, un soir qu'il s'ennuyait. Il ne restait de ce roman qu'un faux nom pour une fausse équipe. La même indifférence polie pour *Les Epées* (1948), *Perfide* (1950) et *Les Enfants tristes* (1951). Cent personnes en ont parlé, ce qui équivaut à rien, et vaut zéro.

Le cas de Roger Nimier est exemplaire. On ne peut pas dire que ce soit un écrivain maudit, puisqu'il est connu; mais de qui, et combien? Le pape, demanda Staline (à Yalta), c'est combien de divisions, ça, le pape? On ne peut pas dire non plus qu'il soit un écrivain célèbre, puisque l'on vend les livres de Roger Nimier; mais à qui, et combien? Ce monsieur démon-

tre l'inanité de la critique, de l'université et de la chronique. On étudiera, dans les Ecoles, des textes d'après-guerre à même l'œuvre de misérables auteurs connus, que la décence interdit de nommer; de Nimier, rien. C'est un des meilleurs écrivains de cette époque, et probablement de toute l'époque moderne. Tenez, il y a de quoi cesser d'écrire, et reprendre l'un des livres de Roger Nimier, pour se redonner du tonus. Comme ils disent, maintenant.